

INTRODUCTION GÉNÉRALE - DES CERCLES DE RECONNAISSANCE MULTIPLES ET IMBRIQUÉS

Marion Lemoine-Schonne

Chargée de recherche au CNRS,
IODE (Institut de l'Ouest: Droit et Europe) – UMR 6262

Matthieu Leprince

Professeur d'économie à l'université de Bretagne
occidentale, AMURE – UMR 6308

La recherche en sciences humaines et sociales (SHS) se donne à voir à travers ses résultats : publication d'articles et d'ouvrages scientifiques, communication en colloques ou séminaires... Mais en quoi consiste exactement le métier de chercheur ? Comment a-t-il évolué ces dernières décennies ? À quels types de défis ceux qui l'exercent sont-ils confrontés ?

Reconnaissance par les pairs et légitimité académique ont historiquement participé de l'autonomie de la science, celle-ci se distinguant clairement du débat public et du questionnement citoyen « ordinaire ». Cette vision est cependant aujourd'hui bousculée par l'injonction faite aux chercheurs de « valoriser » leurs travaux, de « médiatiser » leurs résultats, au risque de brouiller les frontières qui définissent l'activité scientifique. Comment les chercheurs appréhendent-ils aujourd'hui ces enjeux de reconnaissance pour leur discipline, et comment ceux-ci s'ancrent-ils dans leur propre parcours académique et leurs projets de recherche ?

Depuis une vingtaine d'années, ces questions ont donné lieu à de nombreux travaux, mettant en lumière, notamment, la pression croissante à la publication, la précarité des chercheurs en recherche de titularisation, la place centrale mais controversée de l'évaluation par les pairs, l'enjeu croissant d'un contrôle de l'intégrité scientifique, le financement de la recherche sur projets, le rôle des chercheurs dans les entreprises.

Des études permettent également de mieux connaître le travail scientifique en lui-même. Ainsi, au-delà des différences disciplinaires et des effets de statuts et d'ancienneté, l'enquête « Métiers de chercheur·e, profils, itinéraires » réalisée en 2006 par l'Observatoire

des métiers du CNRS¹ a montré que les activités scientifiques de base des chercheurs et enseignants-chercheurs (construction mais surtout réalisation de projets de recherche, exploitation et diffusion des résultats) représentent 60 % de leur temps de recherche, la coordination, l'évaluation et la gestion de la recherche occupant une place secondaire (16 %), de même importance que celle accordée à la formation par la recherche et l'enseignement (20 %), la valorisation restant très marginale.

MIEUX COMPRENDRE LE BESOIN DE RECONNAISSANCE DES CHERCHEURS

La variété des activités liées au métier ne semble cependant pas constituer un levier suffisant de satisfaction ou de reconnaissance pour nombre de chercheurs. Autrement dit, alors qu'ils sont parfois considérés comme des « privilégiés » qui bénéficieraient de conditions de travail exceptionnelles et d'une grande liberté en dehors de quelques heures de cours hebdomadaires, les chercheurs et enseignants-chercheurs seraient animés par une quête de reconnaissance, et cela tout au long de la carrière. C'est en tout cas ce que suggère l'enquête menée par Sylvia Faure, Charles Soulié et Mathias Millet en 2005². En effet, les universitaires y déclarent majoritairement un sentiment d'insatisfaction au regard de leur « carrière de chercheur » : seulement 4 % sont « très satisfaits » et 42 % « satisfaits », pour 49 % de répondants « insatisfaits » et 5 % de « sans avis ou non-réponses ». Le degré de satisfaction quant à la « carrière de chercheur » semble plus élevé dans le domaine « droit-économie-gestion », alors qu'il est nettement plus faible en lettres et sciences humaines et, plus encore, en sciences dites exactes ou « dures ». Aucune différence disciplinaire significative n'est en revanche relevée quand les enseignants-chercheurs sont interrogés sur leur satisfaction en matière de « carrière d'enseignant »³.

Selon la même enquête, si c'est la demande d'un « meilleur revenu » qui domine parmi les « gratifications » prioritaires espérées (33 % la classent en premier rang), la « plus forte reconnaissance de la communauté scientifique » est la gratification la plus fréquemment choisie en deuxième rang, les autres (« accéder au grade supérieur »,

[https://www.dgdr.cnrs.fr/drh/omes/publi/documents/mcpi/MCPI-CP_TabIcnrs.pdf]

Faure Sylvie, Soulié Charles, Millet Mathias, *Enquête exploratoire sur le travail des enseignants-chercheurs. Vers un bouleversement de la « table des valeurs académiques »?*, Rapport d'enquête, juin 2005.

Il faudrait également distinguer les satisfactions et les manques liés aux carrières des chercheurs dans les organismes dédiés (par exemple, le CNRS), comparativement aux carrières académiques au sein de l'Université.

bénéficiaire de « l'estime des étudiants », ou de « l'estime des collègues ») étant moins fréquentes. D'autres formes de gratifications sont très peu souhaitées : par exemple, « accéder à des responsabilités au sein de l'Université », ou « être reconnu dans la vie publique » ou encore prendre « des responsabilités dans les instances de décision de la discipline » ou « obtenir un titre honorifique ». Si ce classement des priorités affichées renseigne sur les motivations profondes qui orientent les carrières universitaires, d'autres études se sont attachées à comprendre les ressorts transversaux de ce profil de désenchantement relatif, pointant le rôle de l'origine sociale et des modes d'éducation dans le comportement et le vécu des universitaires. L'ouvrage de Laurence Viry⁴ est ici particulièrement instructif : le besoin de reconnaissance et l'envie y sont pointés comme le moteur principal de réalisation personnelle dans le métier d'enseignant-chercheur. Le monde académique étant, selon l'auteure, un vecteur d'exacerbation de ces sentiments, l'appétence individuelle pour la notoriété ou le prestige compensant la faiblesse (relative) des rétributions financières ou symboliques.

Au-delà du constat selon lequel le métier de chercheur, plutôt valorisé socialement, ne semble pas toujours procurer aux principaux intéressés la satisfaction supposée, l'ambition, dans cet ouvrage, est de mieux comprendre le besoin et les formes de reconnaissance. Il est bien souvent exprimé à toutes les étapes de la carrière mais, pour autant, les travaux de sciences sociales ayant pour objet cette quête de reconnaissance mettent surtout en évidence l'importance des critères d'analyse choisis : le public enquêté (de chercheurs ou d'enseignants-chercheurs), la discipline dont ils relèvent et les thématiques de recherche, le genre, les modalités d'exercice de la profession (université ou CNRS au sein d'un laboratoire de recherche), l'existence de collaborations internationales, la structuration du réseau professionnel et plus largement la communauté scientifique référentielle dans laquelle le chercheur et l'enseignant-chercheur s'inscrivent.

RÉFLEXIVITÉ DES CHERCHEURS DE DIFFÉRENTES DISCIPLINES

Le parti pris méthodologique de cet ouvrage est d'abord de solliciter la réflexivité des intéressés, aussi bien celle des chercheurs expérimentés à même d'apprécier les évolutions sur plusieurs décennies que celle des jeunes scientifiques et des doctorants désireux de faire

4 Viry Laurence, *Le monde vécu des universitaires ou la République des Egos*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2006.

de la recherche leur métier. Cette réflexivité ne peut faire l'économie d'une interrogation sur les singularités de cette profession. L'analyse proposée dans ce livre est résolument qualitative. Elle se nourrit des réflexions monodisciplinaires qui ont été publiées ces dernières décennies, en sciences sociales (par exemple, en anthropologie⁵, en sociologie⁶ ou en histoire⁷), mais également en sciences « dures », où plusieurs ouvrages témoignent également du quotidien de chercheurs en physique par exemple⁸, souvent à destination du grand public. L'originalité du présent ouvrage est de croiser les témoignages d'une vingtaine de chercheurs et de plusieurs disciplines, sans toutefois prétendre à l'exhaustivité. Ainsi, un large éventail d'autoréflexions de chercheurs et d'enseignants-chercheurs est ici proposé en architecture, droit, études sur le genre, gestion, histoire, littérature, science politique, sociologie, urbanisme. L'objectif est de cerner les ressorts de la reconnaissance selon les milieux professionnels et les parcours individuels, les témoignages étant balisés par des éléments d'analyse plus généraux propres aux sciences humaines et sociales : le rapport au métier et aux étapes de la carrière, la corrélation entre la reconnaissance et le sentiment de légitimité, l'articulation avec l'enseignement, les rapports aux types d'établissement (grande école, université parisienne / de province...), la valorisation de la recherche, etc.

Le deuxième parti pris est d'opérer une focale sur les questions de « reconnaissance » et de « légitimité ». Être un chercheur reconnu renvoie au fait de s'identifier et d'être identifié comme faisant partie de la communauté scientifique, en raison de son parcours, des étapes de sa carrière, de ses choix d'objet. Reconnaissance de quelle activité ou de quel parcours ? Reconnaissance par qui ? Pour combien de temps ? Et sur quelles échelles de « mesure » ? La légitimité renvoie, quant à elle, au sentiment d'être conforme à ce qui est dicté ou considéré comme justifié par ledit milieu professionnel académique ou scientifique, au sentiment d'être reconnu comme appartenant de manière authentique à ce milieu

⁵ Latour Bruno, *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue*,

Paris, Inra Éditions, Coll. « Sciences en questions », 1995 ; Augé Marc,

Le métier d'anthropologue : sens et liberté, Paris, Galilée, 2006.

⁶ Bourdieu Pierre, Chamboredon Jean-Claude, Passeron Jean-Claude, *Le métier*

de sociologue, Paris, Mouton/Bordas, 1968 ; Verdrager Pierre, « La sociologie de la

reconnaissance scientifique : généalogie et perspectives », *Revue d'histoire*

des sciences humaines, n° 13, 2005/2, p. 51-68, [<https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2005-2-page-51.htm>], doi : 10.3917/rhsh.013.0051.

⁷ Boucheron Patrick, *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010.

⁸ Balibar Sébastien, *Chercheur au quotidien*, Paris, Le Seuil, coll. « Raconter la vie », 2014.

ou à ce métier. Ainsi les chercheurs sollicités pour témoigner dans cet ouvrage étaient-ils invités à apprécier les formes et les déterminants de leur reconnaissance, la question de leur légitimité apparaissant plus souvent en filigrane.

Le troisième parti pris dans ce livre consiste à mobiliser la réflexion sur le périmètre des sciences humaines et sociales pour révéler quelques-unes des spécificités qui structurent ce champ académique, que l'on soit enseignant-chercheur, chercheur ou doctorant. Ce spectre des SHS dans leur ensemble ne saurait toutefois gommer l'évidence d'une grande variabilité des ressorts de reconnaissance entre les différentes disciplines. Il existe en effet de puissants rapports de hiérarchie et de prestige entre disciplines SHS⁹.

De plus, le sentiment diffus d'« illégitimation des sciences sociales¹⁰ » par rapport aux sciences exactes, dites « dures », du fait même de leur scientificité plus contestée, est-il intériorisé par les chercheurs, ce qui contribuerait à modeler les leviers de reconnaissance et les sentiments de légitimité? Les chercheurs en sciences sociales pourraient, par exemple, tenir pour acquis le fait qu'ils ont besoin de moins de moyens pour conduire leur recherche, que les protocoles sont parfois moins fiables ou moins lisibles sur le plan méthodologique qu'en sciences dures, que les résultats de recherches en SHS sont peu brevetables et donc moins aisément valorisables, ce qui pourrait, en retour, accentuer le sentiment d'infériorisation des chercheurs dans ce domaine. Mais encore faudrait-il nuancer. L'économie, la psychologie ou l'archéologie échapperaient-elles plus facilement à ces processus? Au vu de l'ensemble des témoignages et analyses rassemblés dans cet ouvrage, nous émettons au contraire l'hypothèse selon laquelle la réputation de scientificité des disciplines n'a qu'un impact faible sur les mécanismes de reconnaissance et de légitimité des chercheurs, au contraire des déterminants sociaux et relationnels qui structurent durablement la valeur dont les chercheurs créditent leur métier.

Si les contributeurs sont ici majoritairement des enseignants-chercheurs, l'enseignement ne constitue pas la clé d'entrée centrale de ce livre, contrairement à nombre de travaux qui insistent sur la bureaucratisation croissante de l'enseignement supérieur et les difficultés à maintenir un temps significatif de recherche: c'est bien la

9 Renisio Yann, « L'origine sociale des disciplines », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 210, 2015/5, p. 26.

10 Renisio Yann, *L'infortune des sciences sociales. Sociologie d'une illégitimation scientifique récurrente*, thèse de doctorat en sociologie, dir. Éric Brian et Yves Gingras, École des hautes études en sciences sociales, 2017.

recherche en elle-même et ses enjeux de reconnaissance, ou de non-reconnaissance, qu'interrogent les enseignants-chercheurs qui témoignent. Mais le périmètre des contributeurs ne se limite pas aux enseignants-chercheurs : les chercheurs titulaires appartenant aux organismes de recherche (CNRS notamment), mais également les doctorants, ne sont pas oubliés, en raison de leur rôle central dans la recherche en SHS en France. Les uns et les autres assument par ailleurs une charge, souvent volontaire et de moindre volume, d'enseignements. Tous portent donc cette « double casquette » d'activité scientifique et d'enseignement. Ainsi l'ouvrage donne-t-il un aperçu de la diversité des parcours personnels, corrélés ou non aux statuts, au sein d'un ensemble de plus de 24 000 personnes, celles-là mêmes qui sont, selon le CNRS, « au service » de la recherche en SHS au sein de l'une des 300 unités de recherche relevant de l'Institut national des sciences humaines et sociales (INSHS ¹¹).

PLURALITÉ DES FORMES DE RECONNAISSANCE ET DE LÉGITIMITÉ

Si la quête de reconnaissance s'apparente, par son universalité, à une quasi-norme professionnelle, l'originalité de cet ouvrage est de mettre en lumière les formes plurielles de reconnaissance auxquelles sont confrontés, volontairement ou non, les enseignants-chercheurs (maîtres de conférences et professeurs des universités) comme les chercheurs du CNRS (chargés de recherche et directeurs de recherche) : reconnaissance par les pairs bien sûr, mais aussi reconnaissance par les médias et donc par des publics non académiques (voire parfois par le « grand public »), reconnaissance par les institutions intéressées à la recherche et à sa diffusion et, enfin, reconnaissance par les proches. Certains « cumulent » un grand nombre de ces dimensions de reconnaissance, le livre s'attachant à faire émerger leurs modes d'articulation pour un même chercheur, et parfois leurs contradictions. C'est donc la diversité de ces cercles de reconnaissance que nous voulons interroger, depuis l'espace quasi domestique du chercheur devant rendre compte à ses intimes de son singulier métier jusqu'à l'espace public le plus large, celui qui vaut à certains la visibilité médiatique et le statut d'« intellectuel ». Cette typologie des « cercles » de reconnaissance, qui a inspiré le

¹¹ Dans cet ensemble, près de la moitié sont des doctorants et post-doctorants, environ 1650 sont chercheurs (relevant des sections 32 à 40 du CNRS), soit 7 % du total (dont 86 % en région Île-de-France), quelque 8 000 sont enseignants-chercheurs (et chercheurs d'autres organismes que le CNRS), soit 33 % du total. Les ingénieurs et techniciens représentent enfin 2 640 personnels, soit 12 % de l'ensemble [<https://inshs.cnrs.fr/fr/inshs>].

plan de cet ouvrage, a en outre le mérite de couvrir l'ensemble des configurations de reconnaissance révélées par les témoignages recueillis, chacune se déclinant diversement selon les disciplines, les contextes, les objets de recherche, les établissements, les statuts...

RECONNAISSANCE PAR LES PAIRS

La reconnaissance par les pairs demeure, aujourd'hui comme hier, fondamentale¹². Elle recouvre en réalité une pluralité de configurations mais constitue sans conteste le point de fixation auquel se réfèrent tous les contributeurs à cet ouvrage, qu'ils aient (ou pas) le sentiment d'avoir réussi à obtenir cette reconnaissance. Dans certains parcours individuels cependant, là n'est plus la question : ces chercheurs cessent alors de l'attendre, changent de discipline, voire même quittent le monde académique pour un autre métier.

La reconnaissance des pairs dépasse la simple estime des collègues, qui sanctionne souvent la fiabilité ou une rigueur professionnelles attendues par l'institution. Elle dépasse également le cadre de la relation avec les étudiants. On peut certes parler de reconnaissance à ce niveau : le charisme ou la qualité des cours de certains enseignants suffisent à les rendre très populaires auprès des étudiants, ce qui constitue une rétribution symbolique importante au quotidien, et peut se révéler une ressource de poids dans les rapports de pouvoir intra-institutionnels. La limite de cette reconnaissance « pédagogique », au demeurant très variable selon la filière, tient évidemment à son caractère éphémère et surtout non exportable. Si bonne (ou si mauvaise) soit-elle, la réputation pédagogique franchit peu les portes de l'institution. Les intéressés regrettent souvent que la compétence pédagogique (extrêmement difficile à objectiver au-delà des réputations) ne soit pas prise en compte dans les critères de promotion. C'est que cette forme-là d'excellence et de légitimité, ils ne le savent que trop, y sera toujours seconde. La vraie reconnaissance, c'est celle qui est liée à la recherche. C'est elle qui est consacrée par l'institution, c'est elle qui est la plus présente à l'esprit des chercheurs eux-mêmes.

Pourtant, l'origine de cette reconnaissance des pairs reste complexe à cerner. Évoquant les maîtres qui l'ont marqué, Patrick Boucheron observe que certains laissent au final une œuvre publiée relativement mince¹³. Peut-on être un universitaire reconnu sans

¹² Laurence Viry fait ainsi « l'hypothèse que, ne recevant pas une image positive de la part de la société, les enseignants-chercheurs sont enclins à rechercher des signes de reconnaissance de la part de leurs collègues » (Viry Laurence, *op. cit.*, p. 305).

¹³ Boucheron Patrick, *op. cit.*

avoir beaucoup publié? Au-delà de quelques cas limites, la réponse est évidemment (et de plus en plus évidemment) négative... La reconnaissance par la publication domine et commande toutes les autres. D'un bon enseignant qui publie peu, comme d'un universitaire qui s'investit beaucoup dans les tâches administratives, on rappellera toujours ce manque originel censé expliquer des choix qui seront dévalorisés en choix de compensation (il investit beaucoup dans la pédagogie ou dans l'administration parce qu'il ne publie pas...).

Mais suffit-il de dire que la reconnaissance résulte mécaniquement de l'activité de recherche? Celle-ci peut se déployer de multiples façons: présence dans des colloques, encadrement doctoral, publications d'ouvrages de recherche, d'articles dans des revues savantes, mais aussi rapports d'expertise, conférences, le tout à des échelles elles-mêmes multiples (régionale, nationale, européenne, internationale...), au sein ou hors de l'Université. Pour certains, se faire reconnaître prend la forme, dans l'ordinaire de la pause-café ou du déjeuner sur le pouce, d'une lutte pour faire reconnaître tel ou tel indicateur de reconnaissance. Que vaut telle revue? Vaut-il mieux publier un ouvrage ou un article dans une revue prestigieuse? Quelle valeur pour l'expertise, ou pour les publications en langue étrangère? Comment évaluer telle revue québécoise ou italienne? Ces questions sont explicitement et gravement posées par les instances d'évaluation collectives (Haut conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur [Hcéres]) et individuelles (le Conseil national des universités [CNU] pour les enseignants-chercheurs et, pour le CNRS, les sections du comité national). Elles taraudent plus que jamais les jeunes chercheurs postulant à un statut de maître de conférences, de chargé de recherche, ou même de post-doctorant¹⁴ ou d'attaché temporaire d'enseignement et de recherche (ATER). Mais elles n'obsèdent pas moins les chercheurs en poste, si « confirmés » soient-ils. La question des promotions qui scandent la carrière est évidemment centrale, mais elle n'explique pas tout. L'obsession de la reconnaissance par la recherche s'observe y compris chez ceux qui, n'ayant plus aucune promotion à attendre de l'institution (statut hors classe, par exemple), n'en demeurent pas moins attentifs aux signes de reconnaissance que leur renvoie le milieu académique. À travers la question de la reconnaissance se jouent donc des questions fondamentales d'identités professionnelles et d'image de soi qui ne sont jamais réductibles aux logiques de carrière (et de salaire), d'accès à un emploi stable, et de promotion.

¹⁴ Ces « jeunes » chercheurs (de tous âges) constituent, il faut quand même le rappeler, une proportion très importante (et de plus en plus) de la « communauté des chercheurs ».

Enfin, même si l'on en reste à la reconnaissance interne, celle des pairs, on est confronté à une pluralité de modèles possibles, dont la pertinence varie là encore selon les disciplines. On fera valoir par exemple ici l'opposition entre le modèle artisanal du petit producteur intellectuel indépendant produisant au fil des ans un corpus de publications adossées aux supports classiques (livres, articles, contributions à des ouvrages collectifs...) et le modèle emprunté aux sciences dures du chercheur en réseaux multipliant les supports de publications. Le modèle classique, teinté de nostalgie pour la figure de l'intellectuel et attaché aux représentations quasi littéraires de l'auctorialité, est aujourd'hui largement bousculé par celui du chercheur entrepreneur multipliant les projets collectifs, travaillant à obtenir des financements aussi prestigieux que possible (Agence nationale de la recherche [ANR], Union européenne, etc.), très impliqué dans l'animation des groupes de recherche, soucieux de son insertion dans des réseaux internationaux. Les premiers sont toujours menacés par l'enfermement un rien égotiste sur la seule production d'une œuvre « personnelle », les seconds par l'épuisement dans l'animation peut-être un peu « clientéliste » de réseaux. L'un et l'autre sont ou peuvent être reconnus, mais selon des modalités variables et par des cercles distincts.

RECONNAISSANCE PAR LES PUBLICS

La « course » à la reconnaissance se complique quand ces multiples modalités de reconnaissance académique se trouvent interrogées, sinon concurrencées, par des formes de reconnaissance externes. Pierre Bourdieu, dans *Homo academicus*¹⁵, analysait ainsi la valeur de la reconnaissance médiatique. Il observait qu'en faisant le choix d'intervenir dans les médias ou de publier des essais (ce qu'il appelait « production à cycle court »), les chercheurs développaient des stratégies très variablement perçues par le milieu académique. « Compromission avec le journalisme » selon Pierre Bourdieu, mais qui peut, à certaines conditions, « devenir une voie de promotion à l'intérieur même de l'institution¹⁶ ».

Ici encore, la palette des formes de reconnaissance est très large, et la légitimité octroyée très variable¹⁷. Quelle forme de consécration pour l'historien invité à la « Fabrique de l'histoire » sur *France Culture*? Pour le politiste invité à commenter les élections sur une

15 Bourdieu Pierre, *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1984.

16 *Ibid.*, p. 148.

17 La valorisation de cette reconnaissance externe peut conduire à l'indifférence

télévision régionale? Pour le sociologue recevant le prix *Le Monde* de la recherche universitaire? Doit-on, autrement dit, postuler une possible continuité entre reconnaissance académique et reconnaissance « médiatique », ou bien faut-il en rester au modèle de la discontinuité radicale, seuls les chercheurs professionnels étant à même de juger les chercheurs professionnels? La communauté académique doit-elle par exemple être sensible au fait qu'un livre s'est bien vendu? Qu'un chercheur rencontre un public bien au-delà des pairs à qui il s'adressait originellement? Le « succès » est-il marque d'excellence (le chercheur a su parler au-delà du monde académique) ou marque d'infamie (il a dévoyé la science pour se procurer un succès facile, il a renoncé à la rigueur scientifique pour sombrer dans l'essayisme facile)?

On ne tranchera pas ici ces questions, qui sont d'autant plus complexes que les publics ne se réduisent pas au seul « grand public », mais renvoient également aux publics enquêtés, avec lesquels le chercheur construit un rapport singulier. Le parti pris de cet ouvrage est de proposer aux contributeurs d'analyser leur propre vécu, et d'explicitier les déclinaisons de ces débats au sein de leur discipline.

Éclairer la diversité des configurations personnelles et disciplinaires dans les rapports aux publics est d'autant plus important que la prise en compte par les pairs des formes de reconnaissances extra-académiques est assez variable, avec des nuances selon les disciplines et les formes de régulation et de promotion observées dans les différents milieux académiques. Certes, la thématique de la « valorisation » s'est imposée à l'agenda du CNRS¹⁸, du Hcéres et de la plupart des instances d'évaluation. Le chercheur doit désormais savoir parler au non-chercheur. L'enfermement dans la tour d'ivoire académique n'est plus valorisé. L'injonction à la diffusion et à la valorisation des travaux, sur le plan politique et institutionnel, concerne désormais toutes les disciplines et place de fait les cher-

¹⁷ à l'égard de la reconnaissance interne et à la rupture avec le monde académique.

¹⁸ Certains chercheurs changent de métier, à l'image de ces historiens qui, selon l'un d'entre eux, « veulent tous devenir recteurs » car « l'université n'a plus dans la société l'image prestigieuse qu'elle avait autrefois » (Viry Laurence, *op. cit.*, p. 301).

¹⁹ À titre d'exemple, les formulaires destinés aux rapports d'activité annuels et quadriennaux des chercheurs au CNRS, en vue de leur évaluation, comprennent de larges rubriques consacrées aux activités de diffusion et valorisation.

Celles-ci incitent, au moins indirectement, à communiquer largement les dynamiques et résultats des recherches au-delà des pairs et des institutions référentes, en s'adressant à la population concernée, au monde politique, aux acteurs économiques, la cité dans son ensemble, ou aux jeunes générations et scolaires.

cheurs dans une position de promoteurs de leurs travaux, au-delà de la production de connaissances. Le rapport au grand public n'est donc pas limité à quelques privilégiés, mais concerne un nombre croissant de chercheurs. Mais ses modalités varient probablement. C'est pourquoi l'ouvrage s'attache à explorer les gisements de reconnaissance tenant au rapport entre le chercheur et son public, du public enquêté le plus circonscrit au « grand public ». On notera au passage l'importance de la thématique de recherche dans ce processus de diffusion / valorisation, notamment de son actualité ou de son ancrage dans un territoire donné : en interpellant directement des secteurs professionnels spécifiques, certaines recherches, par leur objet même, prédisposent leurs auteurs à une exposition qui est parfois au principe de leur reconnaissance.

RECONNAISSANCE PAR LES PROCHES

La reconnaissance du métier de chercheur par les proches aurait pu constituer, enfin, un ouvrage à part entière. La forme du témoignage a permis ici de faire ressortir les nuances complexes et très personnelles du rapport au métier. Si la confusion des temps de travail et des temps personnels semble volontairement opérée par nombre de chercheurs, la diversité des trajectoires sociales d'origine et la structure des couples, ancrés ou non dans le même métier, constituent des éléments déterminants du rapport des proches à la carrière et au métier du chercheur. Les différents témoignages suggèrent l'importance du rapport au salaire, au statut, ou à l'enseignement pour expliquer un métier qui, lorsqu'il est appréhendé à partir de sa dimension « recherche », échappe bien souvent à la compréhension ordinaire.

DIX-HUIT TÉMOIGNAGES

Constitué de dix-huit témoignages écrits par les chercheurs, ou recueillis lors d'entretiens conduits en 2018¹⁹, l'ouvrage se présente en cinq parties visant à décrypter les leviers de reconnaissance déclinés selon les différents cercles présentés plus haut.

La première partie, intitulée « La reconnaissance au pluriel ou l'art de <cocher toutes les cases>? », donne à voir les parcours « à succès » de chercheur (Jean-Claude Kaufmann, en sociologie) et d'enseignants-chercheurs (Patrick Boucheron et André Lespagnol,

19 Ces témoignages ont été recueillis par Christian Le Bart, Marion Lemoine-Schonne, Matthieu Leprince, Florian Mazel et Reynald Salmon, étudiant à l'Institut d'études politiques de Rennes, alors en stage à la Maison des sciences de l'homme en Bretagne.

en histoire). Leur trait commun est d'avoir « cumulé », non sans tensions ou effets pervers, plusieurs formes de reconnaissance, à la fois académique (accès aux statuts de directeur de recherche et de professeurs des universités, voire de professeur au Collège de France ou de président d'université), grand public (succès éditorial, interventions médiatiques fréquentes) et extra-académique (recteur et vice-président de conseil régional).

La deuxième partie, « Gagner la reconnaissance des pairs », offre un kaléidoscope de témoignages centrés sur l'accès (ou non) à la reconnaissance académique, sur la satisfaction et le plaisir qu'elle inspire (Sandrine Maljean-Dubois, en droit), sur les débats suscités par les modalités de recherche et de promotion dans deux disciplines (Marion Del Sol, en droit et Fabienne Pavis, en gestion), et sur les formes de désenchantement de certains chercheurs, qu'ils cessent d'attendre la reconnaissance des pairs et changent de discipline (Jean-Max Colard, en études littéraires), ou que, plus radicalement encore, ils quittent le monde académique pour un autre métier (Maryline Boizard, en droit).

La troisième partie de l'ouvrage interroge le rôle social du chercheur invité à « S'adresser au grand public ». Elle donne à voir les effets sur le métier de chercheur des sollicitations et des injonctions croissantes à la diffusion des recherches, émanant des institutions comme de la société au sens large, favorisant un partage plus démocratique des savoirs. « S'adresser au grand public » prend la forme de commentaires experts des élections à la télévision (Thomas Frinault, en science politique), ou de cycles de conférences en histoire à destination de la population rennaise (Gauthier Aubert, en histoire). « S'adresser au grand public » peut être également facilité par l'obtention d'un prix de la recherche universitaire, comme celui du *Monde* (Mathias Waelli, en gestion).

La quatrième partie offre un aperçu des effets de composition avec les publics cibles, à travers le cas de recherches en langue et littérature bretonnes (Mannaig Thomas), en urbanisme participatif (Jodelle Zetlaoui-Léger) et en études sur le genre (Fanny Bugnon), que les publics soient les associations militantes, les institutions publiques, ou un monde professionnel comme celui des architectes et des aménageurs.

Enfin, la dernière partie, intitulée « Faire impression : le chercheur et l'estime des proches », souligne l'importance des trajectoires sociales, du genre et de l'évolution de carrière dans le sentiment de reconnaissance et de légitimité des chercheurs, que celui-ci soit exprimé par une doctorante en science politique

(Camille Giraudon), un professeur des universités en histoire (Philippe Hamon), un professeur des universités en aménagement et urbanisme (Daniel Le Couédic) ou une ancienne doctorante en études littéraires devenue auteure de bandes dessinées à succès (Tiphaine Rivière).